



BARCELONE

Ville leader • culture 21

Ville Leader de l'Agenda 21 de la culture
Villes et Gouvernements Locaux Unis (CGLU)



© Institut de la Culture de Barcelone (ICUB)

NOTES SUR LA VILLE, LA CULTURE ET LA POLITIQUE (CULTURELLE)

Joan Subirats



JOAN SUBIRATS

Joan Subirats est professeur-chercheur en Sciences Politiques, et co-directeur du programme port-doctoral de l'Institut de Gouvernance et de Politique Publique de l'Université Autonome de Barcelone. Ses champs de recherche comprennent entre autres l'analyse politique, l'innovation démocratique, la participation publique et les gouvernements locaux et régionaux. Le professeur Subirats a été professeur invité dans plusieurs universités européennes et américaines. Il est membre du Conseil Éditorial de plusieurs journaux et revues espagnoles et internationales de Sciences Politiques et Gestion Publique. Il est l'Adjoint à la Culture du Conseil Municipal de Barcelone depuis janvier 2018.

Il me semble que tout débat sur la culture et la ville appelle à placer la réflexion dans le moment que nous vivons, pas uniquement dans chaque ville en particulier, mais dans le contexte global. Et non seulement dans la conjoncture concrète qui marque une situation politique spécifique ou les effets d'une crise profonde que nous traversons, mais aussi dans le cadre du changement d'époque. Dans ce contexte de grande transformation historique provoquée par le changement technologique et la mondialisation, la ville revient au premier plan ; même s'il est évidemment difficile de faire référence à la ville de façon générique. Toutes les villes cherchent leur propre chemin au beau milieu de l'incertitude générale.

D'avantage de mondialisation mais aussi de localisation font de la ville et de son environnement le lieu où les choses se passent. Un espace de possibilités et à ce titre, un espace de conflits. Parler de la ville a toujours été synonyme de parler de capacités et de manques. Dans la ville, plusieurs voix s'affrontent concernant le futur qui serait le plus désirable ou comment faire face aux possibles débouchés. Cultures de la concurrence et de la collaboration, de la mémoire ou du patrimoine, mais aussi celles de l'innovation et de l'alternative. Des cultures établies et des cultures dissimulées ou émergentes. Parler de culture urbaine ou de culture de la ville nous mène inévitablement à parler de valeurs, de politiques.

LA VILLE

Le concept de ville avait et a toujours de nombreuses acceptations. La ville comme lieu. Lieu spécifique, avec ses particularités spatiales de centre et de périphérie, avec les densités qui lui sont propres. La ville comme ensemble d'objets, d'édifices et d'espaces. Différentes villes se distinguent par différentes constellations d'éléments. La ville comme espace spécifique des pratiques sociales. La ville comme ensemble des pratiques sociales qui se configure peu à peu au fil des ans. La ville comme mémoire et mémoires d'autres villes. Il n'existe pas de texte unique, il n'y a pas de récit unique (possible) de la ville.

Mais la ville n'est pas seulement un « lieu ». Elle va au-delà de ce concept. La ville renferme des dynamiques qui ne sont pas directement visibles. La ville accueille en son sein un grand ensemble d'échanges, de flux. Il s'agit donc d'un lieu de médiation et de transferts. Des idées, des données, des informations variées mais aussi des intérêts et de l'argent y jaillissent. Et pas uniquement. C'est un espace

qui concentre des sentiments. La ville comme décor où les gens vivent, aiment, souffrent, prennent soin des un·e·s et des autres. Sans oublier cette autre ville qui montre des croyances, des valeurs et qui la distinguent des autres villes. Ce qui est acceptable dans une ville ne l'est pas dans une autre. Ce dont une ville s'enorgueillit sera vu dans une autre comme une anomalie à corriger.

La ville doit pouvoir être lue, interprétée, décrite, cartographiée, pour pouvoir être discutée. À cet égard, on compare aisément la ville à un réseau. Un réseau de professions urbaines, architectes, designers, artistes, universitaires, écrivain·e·s, musicien·ne·s... Toutes et tous sont la ville et dépendent de la ville. À ce titre, la ville peut également être considérée comme un spectacle. Un lieu de grands événements ou de concentration d'édifices significatifs. Un espace d'artefacts singuliers, expressions des différentes personnes qui y sont présentes. Bien que cela puisse paraître contradictoire, sa nature

spectaculaire même et la densité de personnes et flux, exigent de grandes doses de prévisibilité et de fiabilité. Les choses doivent fonctionner sinon les villes deviennent alors des espaces inhospitaliers, inhabitables.

Nous parlions de mémoire et mémoires. Évoquons donc la ville comme temps. Les villes ont été, sont et seront. Mémoire, présent et futur. Les villes se meuvent à des rythmes différents, selon qu'elles abordent une dimension plutôt qu'une autre. Elles permettent de se déplacer rapidement et lentement. Elles suivent des cycles et ont des surprises. Des endroits pour contempler, des endroits pour changer. Les villes sont histoire. Mais

leurs différentes personnes, leurs différents lieux ont leurs propres histoires. Elles ne sont jamais les mêmes, jamais prévisibles, mais toujours persistantes. En définitive, comme le disait Lefebvre, la ville est une grande machine de possibilités.

Nous souhaitons parler ici de ville et de culture. De politique culturelle. Selon une perspective qui cherche à contribuer à l'avènement d'une ville ouverte et socialement juste, qui évite les déséquilibres, les exclusions, qui essaie d'inclure et de reconnaître, de renforcer ce qui émerge, d'éviter les dépendances mais qui soit en même temps capable de reconnaître les interdépendances (inévitables).

CULTURE DE LA VILLE. LA VILLE COMME PRODUIT CULTUREL

De quoi parlons-nous lorsque nous évoquons la culture et la ville ? Nous parlons de culture de ville, mais aussi de culture urbaine. De ville culturelle et de politique culturelle.

Nous devons penser et reconnaître les flux, les dynamiques de création-destruction qui sont continuellement à l'œuvre dans n'importe quelle ville. En intégrant le contenu essentiel de ce qui constitue l'expérience urbaine. Ce vivre ensemble de proximité avec des personnes qui nous sont étrangères, mais qui sont aussi nos concitoyen·ne·s. Une cohabitation par l'intermédiaire de la condition sociale, de la différence des sexes ou de l'origine. Il existe différentes villes pour différentes personnes. Nous ne devons pas confondre la ville avec la représentation que nous en avons. Nous préconisons une ville où le·a spectateur·rice et l'acteur·rice peuvent

inverser constamment leurs rôles. La ville comme produit culturel. En comprenant la culture comme un processus où s'expriment, se forment et s'échangent les idées. Les idées qui surgissent de l'art, de l'architecture, du cinéma ou de la mode. La ville comme produit culturel et comme lieu où se déroule une grande part de l'activité culturelle. Le caractère urbain de cette production et échange culturel revêt une importance particulière pour pouvoir penser en termes de culture et de ville.

La ville s'est construite et continue de se définir selon les intentions qu'ont sur elle le pouvoir, l'argent ou la technologie de chaque moment. Les institutions ont l'obligation de réguler cette dynamique depuis leurs positions de valeur. Bien que ces divers plans et diverses intentions composent le cadre, ce sont au final les personnes,



© Institut de la Cultura de Barcelona (ICUB)

les différent-e-s individu-e-s et collectifs ceux et celles qui s'approprient ou non ces intentions. Il-elle-s improvisent ou suivent le plan. Ou les deux à la fois. La quotidienneté, les différents modes d'usage, d'intégration et de vivre ou prendre la ville finissent par donner vie aux cultures urbaines et spécifiques.

Le plan de chaque ville sera déterminé par des facteurs sociaux, économiques et politiques. Ces facteurs sont culturels (dans le sens de pensées, vécus et déterminés par le passé et le présent...), ils ne sont pas « naturels ». Ils ont changé au fur et à mesure et ont servi différents intérêts. La manière dont la ville est perçue et vécue se façonnera au travers des valeurs culturelles de chacun-e et de ses affinités (de classe, d'idéologie, de quartier...). Un nouveau quartier, rempli de bâtiments à l'architecture significative peut être vu comme un quartier qui exprime la modernité et le futur, ou comme la façon de rompre avec les équilibres

urbains préexistants. Les quartiers en périphérie peuvent être vus comme l'expression d'un certain désordre social ou comme une démonstration de force communautaire. La diversité caractérise la ville. Les appropriations et les résistances se lisent sur les murs, dans les squats, dans les expressions de la résistance. Elles montrent des sous-cultures qui rompent avec l'idée de progrès indiscutable qui prédominait dans la vision des architectes de la ville moderne. Des architectes qui exerçaient leur vision depuis la position hiérarchique que leur conférait une rationalité professionnelle et technique qui leur paraissait indiscutable, et immune en apparence aux processus sociaux d'appropriation et d'implication.

Jane Jacobs évoquait la ville comme un espace fortuit, comme un espace d'interaction urbaine, comme un lieu où tisser des confiances croisées. Les villes dépendent d'ailleurs des flux culturels qui se meuvent en son for. Elles s'expriment

dans leur production culturelle, mais aussi dans les images qu'elles construisent d'elles-mêmes. Des lieux dangereux parfois, mais en même temps désirables. Le pouvoir, l'argent et la technologie déterminent fortement la forme de la ville. Démocratiser la ville implique de générer transparence et participation à la production d'espaces urbains et aux récits qui nourrissent ces transformations. En ce sens, il s'avère crucial d'examiner quelles décisions sont prises et à partir de quelles assomptions, de quels intérêts et de quelles valeurs.

Sharon Zukin déclarait à ce sujet que discuter de la ville c'est discuter de la culture et du pouvoir : à qui appartient la ville ? À celles et ceux qui y vivent ? Qui a le droit d'y vivre ? Pouvons-nous et devons-nous nous préoccuper des exclu·e·s du « centre », celles et ceux qui ne se sentent pas représenté·e·s dans cette vision dominante ? Nous devons rendre visibles-lisibles ces

barrières pour pouvoir re-présenter la ville. En reconstruisant la ville comme chose commune.

Il s'agit là de voir la ville comme un espace où cohabitent différentes visions, et cette fragmentation est en même temps sa force et sa faiblesse. En ce sens la ville résume le monde contemporain et toutes ses visions distinctes. Le symbolisme de la ville se matérialise dans la figure du/de la « flâneur·se », qui à la fois déambule sans but et qui cherche d'autres perspectives, différentes des perspectives conventionnelles ou de celles proposées par le pouvoir. En montrant qu'il existe davantage de « cultures » au-delà de « la culture ». Sans oublier d'ailleurs que la ville dépend d'autres lieux. La culture et l'écologie comprises comme la nécessité de ne pas sceller hermétiquement la ville, d'accepter sa fragilité et sa dépendance.

VILLES ET POLITIQUE CULTURELLE

Au-delà du débat sur la nécessité ou non qu'il existe une politique culturelle, c'est-à-dire une volonté d'intervention institutionnelle concernant la création et l'accès à différentes formes et expressions culturelles, ce qui est certain c'est qu'il n'est pas possible d'imaginer la ville (avec toutes les caractéristiques et nuances déjà évoquées) sans culture (comprise à son tour dans ses acceptations les plus diverses). Un gouvernement local qui souhaite donc défendre une idée de ville, qui a la volonté de projeter dans ses espaces et dynamiques d'intervention un ensemble de valeurs et d'idées, ne peut se passer de politique culturelle. Il ne peut se passer

d'un programme d'action qui, outre le fait de sauvegarder le patrimoine et de conserver ce que nous appellerions la « haute culture illustre », essaie d'établir des priorités, aide à mettre en pratique des valeurs considérées comme essentielles, redistribue les coûts et bénéfices, améliore les dynamiques d'accès ou reconnaisse les sujets et collectifs et leurs différentes pratiques. À cet égard, nous voyons bien comme le sens des politiques culturelles urbaines a évolué ces derniers temps.

En plein processus de désindustrialisation, les villes dont le rayonnement était précisément lié à la



© Institut de la Cultura de Barcelona (ICUB)

société industrielle ont cherché dans le « tournant culturel » les arguments qui permettraient de récupérer une capacité concurrentielle et reconverter les espaces à l'abandon. Ladite «ville entrepreneurse» a cherché différentes stratégies pour parvenir à ce que les villes maintiennent leur capacité d'attraction des capitaux et de compétitivité mondiale. Ceci a exigé un certain degré d'autonomie et les exemples de Hong-Kong et Singapour (avec leur statut de ville-État) étaient souvent utilisés comme exemples de ce que l'on souhaitait montrer. Dans la mesure où le changement technologique au sein du système productif (combiné à la financiarisation économique) rendait moins nécessaire de disposer de grandes superficies ou d'attirer de grands contingents de population, le défi était de parvenir à un haut niveau d'excellence technologique et un capital humain hautement compétent et créatif. D'un côté, il était vrai que le monde se faisait de plus en plus « plat » (plus

semblable partout) mais en même temps, il s'avérait qu'il devenait aussi plus « pointu » (Peter Hall), et les villes constituaient dans nombre de cas les exemples mêmes de ces « pics » qui se faisaient concurrence.

Dans ce contexte, les politiques culturelles des villes ont été utilisées (et manipulées délibérément) afin de promouvoir le potentiel économique de chaque ville, évitant ainsi que le seul argument à utiliser pour attirer les investisseur-se-s soit « j'ai de la place disponible ». La combinaison « ville mondiale » et « ville à forte identité locale » a servi peu à peu à construire l'idée de « destination ». Une « destination » en mesure d'offrir tous les avantages d'un espace connecté et bien préparé pour accueillir tout type d'entreprise et, en même temps, un lieu avec des caractéristiques spécifiques, avec son propre tempérament. Culture, commerce, formation, entreprise... Voilà différentes composantes qui



© Institut de la Culture de Barcelona (ICUB)

se sont mélangées pour essayer de séduire, pour tenter de minimiser les obstacles.

À cet égard, les composantes culturelles d'une ville ont été des facteurs clés à prendre en compte, car elles permettaient de se connecter à la globalité tout en maintenant la spécificité. Il n'est donc pas étrange qu'aient eu lieu à divers endroits du monde des processus de reconversion industrielle ou de zones portuaires, au sein desquels on a fait coexister les investissements dans les infrastructures culturelles, la stimulation des industries créatives, les modules pour les artistes, avec la présence d'espaces de bureaux et de centres commerciaux au format innovateur. Dans certains cas, les institutions publiques ont eu un rôle primordial à l'heure de déplacer ou créer des musées pour générer ainsi des impacts positifs autour d'eux, grâce à leur fonction d'icônes. Les initiatives liées aux

grands événements ont fonctionné de la même façon : jeux olympiques, expositions universelles, capitales de la culture, etc. Tout ceci a contribué à la formation des « stratégies de marque des villes », qui placent les villes dans différentes catégories, selon leurs caractéristiques mais aussi selon les stratégies qui leur sont propres.

La politique culturelle des villes a cherché également à stimuler les agrégations ou clusters de créateur·rice·s et initiatives culturelles, facilitant les dynamiques d'articulation qui permettraient de renforcer et connecter les différents secteurs culturels qui fonctionnaient de forme parallèle. Dans d'autres cas on a cherché la construction de nouveaux édifices ou infrastructures qui serviraient d'icônes urbaines et qui parviendraient à attirer l'attention et permettraient de modifier les trajectoires urbaines considérées déjà comme obsolètes. Ces stratégies, tout comme d'autres (celle marquée

par le sport ou par la présence d'un tissu universitaire éminent), ont été utilisées pour présenter différentes villes comme des espaces mondiaux, pertinents du point de vue culturel.

La forte et prospère industrie du tourisme est également importante dans ce « tournant culturel » que nous évoquons, car elle essaie de montrer les villes comme des espaces « uniques » à visiter, en utilisant à cette fin la réserve culturelle qui s'adapte le mieux à ce que l'on veut véhiculer. L'image qui finit par émerger tend à influencer la dynamique urbaine, en donnant lieu au processus déjà connu de « transformation en parc thématique », dans lequel la priorité est accordée à la démonstration de l'« authentique », mais domestiqué et adapté aux goûts et aux attentes des visiteurs.

Au sein de cette évolution du concept de culture urbaine et de politique culturelle urbaine, l'idée de « créativité » a endossé un rôle de plus en plus important. Les villes, depuis la perspective de la connaissance et de la créativité, ont cherché à se différencier tout en offrant des bases solides qui leur permettraient de maintenir leur différence tout en restant attractives. Les contributions de Richard Florida ont été l'expression plus claire de cette logique avec son concept critiqué de « classe créative ». De ce point de vue, les villes, plutôt que d'investir dans des infrastructures pour attirer les investissements et créer du développement, devraient générer des espaces et des environnements qui seraient fortement attractifs pour les « créatif·ve·s », dont la présence ferait ensuite suivre investissements et développement. Ceci s'expliquait par l'existence d'une pluralité d'offres d'emploi, un style de vie attrayant, des opportunités d'interaction sociale, la stimulation de la diversité dans toutes

ses acceptations, l'authenticité et des doses remarquables d'identité locale. De cette façon s'est élaboré une sorte de manuel d'instructions ou de boîte à outils pour parvenir à une ville qui puisse être « créative », ce qui n'était pas tâche aisée pour nombre de celles qui y aspiraient.

Ainsi, différentes villes dans le monde ont construit leur propre profil et marque, à l'aide de différents instruments, en se plongeant dans leur histoire, dans leurs composantes et en essayant de compléter ou reconfigurer ce dont elles disposaient déjà, pour améliorer leur attrait et image. Et dans toutes ces stratégies, la culture est apparue davantage comme un atout économique que comme un élément qui, de façon prioritaire, permettrait d'améliorer la capacité d'action des individu·e·s et des collectifs, leur pleine inclusion à la vie urbaine et leur qualité de vie.

Cet ensemble de tendances, dans sa version la plus simplificatrice, tend à convertir la ville en une chose à négocier plutôt qu'en un espace avec ses propres nécessités, la culture se transformant alors en un instrument au service de cet objectif. Les villes n'ont pas toutes entrepris de processus tout aussi homogénéisateurs, et il est important de voir à quel point la politique culturelle d'une ville peut avoir son sens propre, intégrer sa propre conceptualisation, à partir de valeurs à honorer et avec un déploiement substantiel complexe et pluriel. Ce qui est en jeu c'est éviter la simple subordination de la stratégie culturelle à une ville à des fins qui finissent par la dépouiller de ses propres attributs et, de cette façon, limitent ses effets transformateurs.

Il ne s'agit pas de sous-estimer le poids que la culture a aujourd'hui dans les dynamiques de développement



© Institut de la Culture de Barcelone (ICUB)

de chaque ville ni non plus d'oublier sa capacité à altérer les espaces urbains tout comme les dynamiques sociales. Mais, en même temps, il faut comprendre que cela ne doit pas empêcher de penser sa configuration et ses objectifs en termes plus intégraux et démocratiques. Intégrer la richesse des différentes versions

de la culture qui coexistent au sein de la métropole et qui doivent être reconnues. Sans oublier les cultures de la quotidienneté, ayant fait leur apparition au sein des différentes communautés qui cohabitent dans la ville. Il existe des cultures distinctes, comme il existe des « villes » distinctes au sein de la même ville.

UNE POLITIQUE CULTURELLE

Une politique culturelle dans une grande ville ne peut pas, aujourd'hui, se détacher de l'ensemble des valeurs qui orientent ses objectifs et qui nourrissent ses pratiques. À cet égard, il convient de politiser la politique culturelle. C'est-à-dire accepter qu'en fonction des options choisies, certain·e·s en seront avantagé·e·s et d'autres lésé·e·s. Il n'existe pas d'option politique qui soit exemptée d'une répartition inégale des coûts et des bénéfices. De ce point de

vue, toute politique culturelle devra se demander quelles valeurs elle souhaite honorer, quel horizon réglementaire elle se fixe d'atteindre. Il ne s'agit donc pas d'opter parmi différentes stratégies neutres en apparence ou entourées d'auréoles techniques impeccables. Souhaitons-nous une politique culturelle qui accentue la capacité de représentation de ses habitant·e·s, leur autonomie personnelle et collective? Considérons-nous qu'une politique



© Institut de la Culture de Barcelone (ICUB)

culturelle ne peut rester à l'écart des dynamiques d'inégalité qui continuent de croître dans nombre de villes et que donc elle devra faire attention aux problèmes d'accès et à la redistribution nécessaire des ressources et capacités éducatives et culturelles ? Pouvons-nous imaginer une politique culturelle qui n'envisage pas aujourd'hui, en pleine explosion de la diversité, des actions et des stratégies qui ne partent pas de la reconnaissance nécessaire de l'hétérogénéité dans tous ses aspects et dimensions ?

Si nous répondons oui à ces questions, en s'alignant alors sur ce qui est affirmé dans l'Agenda 21 de la culture promu par CGLU, nous comprenons que l'autonomie, l'égalité et la diversité sont, de ce point de vue, des valeurs conceptuelles qui doivent être présentes au sein d'une politique culturelle qui entend contribuer aux processus de transformation sociale nécessaires au beau milieu d'un changement d'époque (« des valeurs

intrinsèques » qui éclairent des « valeurs institutionnelles » et qui posent les limites de ce que Holden a appelé les « valeurs instrumentales »]. Nombre des éléments qui ont configuré la société industrielle et qui ont contribué à la configuration des politiques publiques pendant la deuxième moitié du 20e siècle se trouvent aujourd'hui irrémédiablement en crise. L'idée même du travail, la structure familiale, les formats d'agrégation sociale, les cycles vitaux en lien avec les différents âges, la génération de la connaissance et les structures traditionnelles de médiation, tous ces éléments sont aujourd'hui remis en question. Et il semble clair que le débat culturel, dans le sens de construction du sens et de la vision, est plus nécessaire que jamais. Un débat culturel qui cherche à prendre parti. C'est-à-dire qui nous évite les dilemmes générés par une répartition inégalitaire des ressources parmi les voies d'accès aux différentes expressions de la culture.

Il faudrait d'ailleurs dépasser une vision de la culture qui se limiterait à souligner les visions les plus strictement instrumentales. Dépasser les conceptions qui placent les différentes expressions culturelles comme tout particulièrement reliées aux dynamiques du développement économique ou à la promotion de la ville (branding/stratégie de marque, image de la ville). Autrement, nous inclurions cette vision très instrumentale ou fonctionnelle de la culture dans les opérations connectées aux dynamiques de reconversion urbaine, au sein de laquelle les initiatives culturelles (musées, centres d'arts, théâtres, opéras, festivals...) se connectent aux opérations d'aménagement urbain de grande ampleur. Tout ceci ne veut pas dire que nous ignorons la valeur qu'elle a et le sens culturel qui peut être contenu dans les opérations de ce genre, mais nous aimerions imaginer qu'il est possible d'éviter des logiques strictement utilitaires qui, souvent,

finissent par porter préjudice à l'entité et la continuité de ce qu'elle entendait mener à bien (culturellement parlant). De là à parler des droits culturels, il n'y a qu'un pas. Un pas que nous devons faire pour aller au-delà de concepts tels que la «consommation culturelle».

Par conséquent, nous devrions parler de culture et de ville, en situant cette relation dans un temps et un lieu déterminés. Une culture située suppose de relier les actions culturelles qui sont déjà entreprises ou celles que l'on souhaite entreprendre aux problèmes et attentes concrètes qui à ce moment et jusqu'alors avaient lieu. En sachant que réfléchir aux dynamiques culturelles dans un contexte déterminé implique d'être conscient-e des effets que cela entraîne et peut continuer d'entraîner précisément dans la transformation de ce contexte. Dans notre cas, de cette ville.

CULTURELLE DANS UNE VILLE COMME BARCELONE

À Barcelone, comme dans toute autre ville, il est nécessaire de se doter d'une politique culturelle qui parte de valeurs spécifiques, qui envisage de mettre ces valeurs en lien avec l'éventail d'actions culturelles présentes dans la ville et avec l'ensemble des acteur-ric-e-s et entités qui entreprennent, mettent en pratique et gèrent ces actions. Il ne s'agit pas d'imposer des valeurs, des pratiques ou de fixer des processus de création. Absolument pas. Il s'agit plutôt pour le gouvernement de la ville de bien comprendre quels sont les paramètres qui servent de modèle à son interaction avec ces pratiques et

ces acteur-ric-e-s culturel-le-s. La ville vit intensément les problèmes dérivant de la précarité de l'emploi, de la crise de légitimité et de confiance envers les institutions démocratiques, des débats sur l'identité et la colonisation, des tendances xénophobes qui traversent une grande partie du monde, des effets du changement climatique qui remettent en question de nombreux espaces, entités et travaux qui semblaient auparavant nécessaires et qui ne le sont plus tellement. Les langages, les grammaires qui servaient au 20^e siècle pour faire face à nombre de ces dilemmes apparaissent



© Institut de la Culture de Barcelone (ICUB)

aujourd'hui obsolètes et inutilisables. Et les villes deviennent de nouveau des espaces au sein desquels l'intensité de ces problèmes encourage à des réponses créatives et innovantes. Barcelone et de nombreuses villes vivent ces dilemmes en première ligne, et leur politique culturelle ne peut se tenir à l'écart de ces derniers. Au contraire, elle en fait partie.

Nous avons mentionné précédemment l'autonomie personnelle, l'égalité et la diversité comme trois paramètres réglementaires clairs sur lesquels construire une politique culturelle dans n'importe quelle ville. Et à Barcelone également. Et s'il en est ainsi c'est parce qu'il nous est impossible de parler de culture sans faire référence à l'éducation, à la santé, à l'emploi ou à la subsistance et à la dignité individuelle et collective. La politique culturelle à l'usage dissimule souvent ces dilemmes, en tenant pour acquises les valeurs de départ. Nous ne pouvons déconnecter l'éducation

de la culture ou du travail lorsque nous savons tou-te-s que la dimension culturelle s'avère clé de nos jours pour faire face aux interrogations sur les processus productifs, sur les nouvelles professions, dans lesquelles prédominent les nécessités liées à la créativité, l'innovation, l'adaptabilité, l'acceptation de la diversité, l'entrepreneuriat, etc. Nous ne pouvons pas non plus déconnecter la culture de la santé (déterminants sociaux de la santé) ni non plus de la démocratie ou de la participation politique, car la corrélation entre le niveau éducatif et culturel et le degré de suivi et d'implication dans les activités et les responsabilités citoyennes est plus que démontrée.

Nous nous trouvons dans une période (Bauman) de transition entre deux époques et le débat culturel de n'importe quelle ville ne peut y échapper. La politique culturelle du gouvernement de la ville essaie d'avoir une incidence positive dans ce

contexte, en favorisant la conversion et l'adaptation des institutions culturelles existantes, en aidant à la consolidation des expériences qui, de façon plus intégrale, se situent dans cette transition, en ouvrant des espaces, en générant des connexions, en expérimentant avec d'autres secteurs, en hybridant les pratiques et les arts. En favorisant l'émergence de nouveaux espaces qui créent des prototypes, fassent l'expérience de nouveaux langages et construisent de nouvelles pratiques. Entre artistes, éducateur·rice·s, designers, militant·e·s ou espaces collectifs.

Nous devons donc nous demander quelle signification ont les dynamiques culturelles qui sont encouragées par le gouvernement local. À quelles valeurs elles répondent, comment elles se connectent aux autres politiques que la Mairie et les autres acteur·rice·s sociaux·les mènent à bien. Comment pouvons-nous mieux relier et améliorer ces pratiques et ces dynamiques. Comment contribuer depuis la culture à ce que la ville soit moins dépendante, plus ouverte et qu'elle puisse décider de son futur de manière plus autonome. Pour ce faire, il convient de réviser ce qui est en train d'être fait, évaluer les résultats de ces pratiques et penser de nouvelles dynamiques qui nous aident à mieux situer le sujet et favoriser une transition à la fois tranquille et solide.

Quelques-uns des dilemmes clés à affronter ont à voir non seulement avec les aspects conceptuels cités (absolument nécessaires dans n'importe quelle configuration de politiques culturelles urbaines) mais aussi avec le déploiement substantiel de ces concepts dans les différents secteurs d'intervention et évidemment également dans les dynamiques opérationnelles qui impliquent la

pluralité (nécessaire et positive) du grand volume de créateur·rice·s et agent·e·s culturel·le·s que contient et accueille n'importe quelle ville. Une politique publique doit se préoccuper des valeurs qui expliquent et donnent du sens à son existence mais aussi de la façon dont elle est mise en œuvre et quels domaines d'actions elle intègre. Et, sans doute aucun, quel degré de prééminence institutionnelle est acceptable, quelles alliances avec d'autres acteur·rice·s sont nécessaires, comment distinguer réglementation, financement et gestion de chacune des actions ou interventions qu'elle entend mener à bien. Chaque ville est forte d'un « cultural mix » spécifique, qui mélange les rôles joués par les institutions, les associations, les entreprises et les communautés. Et c'est cet ensemble pluriel d'interventions qui finit par configurer un espace culturel public et urbain déterminé.

Il apparaît chaque fois plus clair que le changement d'époque ne permet pas de maintenir des politiques de simple continuité ni des procédures de routine qui puissent paraître sûres mais qui sont chaque fois plus obsolètes. Il ne s'agit pas de moduler les réponses de toujours pour les adapter à une situation conjoncturelle de crise. Dans nombre de cas, il faut repenser les questions. Les musées font-ils encore sens ? Quel rôle jouent les bibliothèques dans le contexte du numérique ? La division entre spécialités et secteurs créatifs continue-t-elle d'être descriptive d'une réalité artistique toujours plus hybride ? Comment insérer la titularité dans des logiques collaboratives et ouvertes ? Quels modèles de subsistance artistique et créative sont possibles dans un contexte de précarisation générale ? Comment s'articule la collaboration institutionnelle, sociale

et communautaire ? Ne devrions-nous pas dépasser la conception qui compare l'institutionnel avec le public ? Ces questions et bien d'autres encore sur le financement, l'autonomie, la reddition des comptes, l'appropriation des résultats... sont aujourd'hui présentes dans n'importe quelle ville et dans toute politique culturelle urbaine qui entend s'aligner sur les dilemmes que suppose le changement d'époque dans lequel nous sommes immergé·e·s.

Les villes sont un espace par excellence de controverses et désordres (Sennett), mais c'est précisément cette densité de conflits qui constitue la base de sa densité créative. La culture est une composante essentielle de la sphère publique. Elle est et doit être espace public. Et de cette façon, elle construit la ville. En interagissant et en dialoguant avec les structures du pouvoir et les intérêts existants. La ville est un espace physique, virtuel et symbolique de controverse et de débat, et c'est précisément sa valeur. La capacité de profiter de la proximité pour intensifier la capacité créative des idées et créations artistiques dont la valeur se trouve dans la collaboration et la connexion, plus que dans la concurrence et la rivalité.

Les villes comme Barcelone dépendent grandement de l'intensité de leur vie culturelle et créative, au moyen des différentes grammaires utilisées pour l'exprimer, pour maintenir sa capacité d'adaptation et de lieu où les conditions de vie de chacun·e sont dignes. Mais cette possibilité dépend également de la capacité à maintenir la ville dans sa dimension la plus ouverte, plurielle et démocratique.

CONTACTS

Pour davantage d'informations sur ce rapport :

Institut de la Culture de Barcelone (ICUB)

Jaume Muñoz Jofre: jmunozj@bcn.cat

Web: www.lameva.barcelona.cat/barcelonacultura/es

Tw: [@bcncultura](https://twitter.com/bcncultura)

Commission culture de Cités et Gouvernements Locaux Unis (CGLU)

Email: info@agenda21culture.net

Web: www.agenda21culture.net

Tw: [@agenda21culture](https://twitter.com/agenda21culture)

